

Liberté



“La censure écrivait Milton, n’est pas seulement un outrage à la dignité humaine ; c’est une invention complètement inutile, qui n’atteint pas son but, et ne peut pas même s’exécuter. Elle veut, dit-elle, préserver les esprits et les cœurs du contact de l’immoralité ; mais elle ignore que l’esprit du mal nous en inspire le dégoût, ou bien souvent nous fournit des armes contre lui ; que de la fatale pomme se sont élancés en même temps, comme deux jumeaux, le Bien et le Mal ; qu’ils croissent ensemble, unis par de subtils rapports, difficiles à distinguer, et que nous n’arrivons pas à l’un, si nous ne connaissons pas l’autre. Celui-là seul qui sait envisager d’un oeil fixe le vice avec ses pièges et avec ses fausses jouissances, et cependant le repousser et préférer la vertu, celui-là seul est le vrai chrétien. Il ne faut pas louer une vertu cloîtrée et paresseuse, sans exercice et sans vigueur, qui n’ose contempler au grand jour son adversaire, ou qu’on voit défaillir au milieu de sa course tandis que la palme immortelle doit être conquise à travers la sueur et la poussière. Vous voulez arrêter le vice ? Mais prenez garde, en lui fermant une porte, de lui laisser mille autres ouvertures, et rappelez-vous la rare imagination de ce galant homme qui, fermant à clé son parc, croyait emprisonner les corneilles... Et quand vous réussirez à fermer à l’esprit toutes ces ouvertures, que deviendrait-il ainsi séquestré ? La vérité, dans l’Écriture est comparée à une fontaine qui coule ; ses eaux sont-elles arrêtées, ces erreurs et ces préjugés qui tout à l’heure la troublaient un instant, puis disparaissaient, s’amassent alors en un bourbeux étang, qui l’arrête et la corrompt... Non, non, Nobles et Bourgeois ! Il ne faut pas emprisonner les esprits ; les temps sont venus d’écrire et de parler librement sur toutes les matières du bien public. Dussent les vents de toutes les doctrines souffler à la fois sur la terre, la vérité est en campagne, laissez-la lutter avec l’erreur ! Qui a jamais vu que, dans un combat libre et à ciel ouvert, la vérité fut vaincue ?

Milton – Areopagitica

Je ne prétends pas, milords et messieurs, que l'Église et le gouvernement n'aient intérêt à surveiller les livres aussi bien que les hommes, afin, s'ils sont coupables, d'exercer sur eux la même justice que sur des malfaiteurs ; car un livre n'est point une chose absolument inanimée. Il est doué d'une vie active comme l'âme qui le produit ; il conserve même cette prérogative de l'intelligence vivante qui lui a donné le jour. Bien plus, les livres préservent comme en un flacon la plus pure quintessence de l'intellect vivant qui les a fait naître. Je regarde donc les livres, comme des êtres aussi vivants et aussi féconds que les dents du serpent de la fable¹ ; et j'avouerai que, semés dans le monde, le hasard peut faire qu'ils y produisent des hommes armés. Mais je soutiens que l'existence d'un bon livre ne doit pas plus être compromise que celle d'un bon citoyen ; l'une est aussi respectable que l'autre ; et l'on doit également, craindre d'y attenter. Tuer un homme, c'est détruire une créature raisonnable, l'image divine ; mais étouffer un bon livre, c'est tuer la raison elle-même, c'est tuer l'image de Dieu, pour ainsi dire son regard. Quantité d'hommes n'ont qu'une vie purement végétative et, pèsent inutilement sur la terre ; mais un livre est l'essence pure et précieuse d'un esprit supérieur ; c'est une sorte de préparation que le génie donne à son âme, afin qu'elle puisse lui survivre. La perte de la vie, quoiqu'irréparable, peut quelquefois n'être pas un grand mal ; mais il est possible qu'une vérité qu'on aura rejetée, ne se représente plus dans la suite des temps et que sa perte entraîne le malheur des nations."

John Milton, *Areopagitica* – 1644

¹ Le Héros hellène met à mort le Dragon primitif. Il ouvre un sillon et y sème les dents du monstre, dont naissent des guerriers qui s'exterminent mutuellement pour la plupart (cf. Ovide : *Métamorphoses*).

John Milton : Areopagitica



Areopagitica fut publié en 1644 à la suite du rétablissement par le Parlement de l'autorisation préalable à la publication des livres (pratique qui existait avant la Guerre civile, la censure s'exerçant alors dans un sens conforme à la politique des Stuarts, mais qui était tombée en désuétude au début de la Guerre civile, par absence d'autorité compétente). Milton accuse donc le nouveau gouvernement de recourir aux mêmes méthodes que l'ancien.

“La censure n'est pas seulement un outrage à la dignité humaine ; c'est une invention complètement inutile, qui n'atteint pas son but, et ne peut pas même s'exécuter. Elle veut, dit-elle, préserver les esprits et les cœurs du contact de l'immoralité ; mais elle ignore que l'esprit du mal nous en inspire le dégoût, ou bien souvent nous fournit des armes contre lui ; que de la fatale pomme se sont élancés en même temps, comme deux jumeaux, le Bien et le Mal ; qu'ils croissent ensemble, unis par de subtils rapports, difficiles à distinguer, et que nous n'arrivons pas à l'un, si nous ne connaissons pas l'autre. Celui-là seul qui sait envisager d'un oeil fixe le vice avec ses pièges et avec ses fausses jouissances, et cependant le repousser et préférer la vertu, celui-là seul est le vrai chrétien. Il ne faut pas louer une vertu cloîtrée et paresseuse, sans exercice et sans vigueur, qui n'ose contempler au grand jour son adversaire, ou qu'on voit défaillir au milieu de sa course tandis que la palme immortelle doit être conquise à travers la sueur et la poussière. Vous voulez arrêter le vice ? Mais prenez garde, en lui fermant une porte, de lui laisser mille autres ouvertures, et rappelez-vous la rare imagination de ce galant homme qui, fermant à clé son parc, croyait emprisonner les corneilles... Et quand vous réussirez à fermer à l'esprit toutes ces ouvertures, que deviendrait-il ainsi séquestré ? La vérité, dans l'Écriture est comparée à une fontaine qui coule ; ses eaux sont-elles arrêtées, ces erreurs et ces préjugés qui tout à l'heure la troublaient un instant, puis disparaissaient, s'amassent alors en un bourbeux étang, qui l'arrête et la corrompt... Non, non, Nobles et Bourgeois ! Il ne faut pas emprisonner les esprits ; les temps sont venus d'écrire et de parler librement sur toutes les matières du bien public. Dussent les vents de toutes les doctrines souffler à la fois sur la terre, la vérité est en campagne, laissez-la lutter avec l'erreur ! Qui a jamais vu que, dans un combat libre et à ciel ouvert, la vérité fut vaincue ?

Milton – Areopagitica

Je ne prétends pas, milords et messieurs, que l'Église et le gouvernement n'aient intérêt à surveiller les livres aussi bien que les hommes, afin, s'ils sont coupables, d'exercer sur eux la même justice que sur des malfaiteurs ; car un livre n'est point une chose absolument inanimée. Il est doué d'une vie active comme l'âme qui le produit ; il conserve même cette prérogative de l'intelligence vivante qui lui a donné le jour. Bien plus, les livres préservent comme en un flacon la plus pure quintessence de l'intellect vivant qui les a fait naître. Je regarde donc les livres, comme des êtres aussi vivants et aussi féconds que les dents du serpent de la fable² ; et j'avouerai que, semés dans le monde, le hasard peut faire qu'ils y produisent des hommes armés. Mais je soutiens que l'existence d'un bon livre ne doit pas plus être compromise que celle d'un bon citoyen ; l'une est aussi respectable que l'autre ; et l'on doit également, craindre d'y attenter. Tuer un homme, c'est détruire une créature raisonnable, l'image divine ; mais étouffer un bon livre, c'est tuer la raison elle-même, c'est tuer l'image de Dieu, pour ainsi dire son regard. Quantité d'hommes n'ont qu'une vie purement végétative et, pèsent inutilement sur la terre ; mais un livre est l'essence pure et précieuse d'un esprit supérieur ; c'est une sorte de préparation que le génie donne à son âme, afin qu'elle puisse lui survivre. La perte de la vie, quoiqu'irréparable, peut quelquefois n'être pas un grand mal ; mais il est possible qu'une vérité qu'on aura rejetée, ne se représente plus dans la suite des temps et que sa perte entraîne le malheur des nations."

Les excès des évêques donnèrent faveur à la religion de leurs victimes. Les puritains, on l'a vu, rejetaient l'épiscopat comme une institution inconnue aux premiers temps du christianisme ; ils voulaient, dans l'Église, entre les pasteurs, une égalité absolue. Les persécutions de l'épiscopat appelèrent sur eux l'attention et bientôt l'intérêt : leurs doctrines mieux connues se répandirent, et les principes démocratiques qu'ils prétendaient seulement appliquer au gouvernement des consciences, chaque jour commentés et discutés par des esprits passionnés, parurent bientôt applicables à un autre ordre d'idées que les matières religieuses. Grâce à cette faveur que la tyrannie de Laud étendait ainsi à tous les dissidents, quelques sectes, obscures jusque-là, commencèrent à percer et à trouver un crédit que leurs doctrines n'avaient pas encore obtenu. Parmi ces sectes se distinguait déjà celle qui devait être si célèbre sous le nom d'indépendants. Plus logiques que tous les autres protestants, ils allaient au bout de leurs doctrines, et proclamaient le droit absolu de toute réunion de fidèles de régler son culte et sa croyance. Ce fut sur eux surtout que s'acharna la persécution : forcés de se cacher, de vivre souvent dans la solitude, errants, traqués comme des bêtes fauves, tous contractaient au sein de cette vie d'épreuves cette ténacité de conviction et cette âpreté de caractère qui devait plus tard les signaler sur un éclatant théâtre à la sympathie des âmes énergiques. A des croyances dont la pureté était incontestable et qui leur ralliaient déjà plus d'un noble cœur, beaucoup d'entre eux joignaient à une exaltation mystique, nourrie des images de la Bible et des rêveries de la solitude, un enthousiasme contagieux pour les imaginations vives. Là se formait d'avance l'ardent foyer du parti républicain. Les indépendants avaient pour eux la recommandation du martyr : ils eurent aussi celle de la poésie et de l'éloquence ; le plus grand génie de l'Angleterre leur appartenait : c'était John Milton.

² Le Héros hellène met à mort le Dragon primitif. Il ouvre un sillon et y sème les dents du monstre, dont naissent des guerriers qui s'exterminent mutuellement pour la plupart (cf. Ovide : *Métamorphoses*).

Milton – Areopagitica

Le Parlement. Depuis l'éloignement du roi, il s'était divisé, et la lutte s'était engagée entre les deux partis qui se partageaient la Chambre, les presbytériens, devenus le parti modéré en politique comme en religion, et les indépendants ardents et intrépides sectaires, résolus à affranchir l'État comme l'Église de toute tyrannie. "Tout fidèle est Prêtre, disaient-ils, d'abord pour sa famille, puis pour tous ceux qui écouteront sa parole et la croiront inspirée de Dieu". En politique, ils commençaient à entrevoir à la lutte engagée une solution, devant laquelle reculaient les presbytériens.

Les indépendants avaient pour eux la netteté du but à atteindre et la fermeté de conviction qui fait les victorieux : ils avaient pour eux aussi le talent. Le plus éloquent des publicistes du temps et qui devait en être aussi le plus grand poète. Milton, nous l'avons vu, appartenait à ce parti ; pauvre, presque inconnu, vivant des leçons de littérature qu'il donnait à quelques fines gens, Milton s'était jeté dans la mêlée, entraîné non par l'ambition, mais par la conviction profonde d'une noble tâche à accomplir. Il poursuivait de ses éloquents pamphlets l'intolérance religieuse des presbytériens qui avaient succédé au gouvernement des évêques, également attaqué par lui. Son génie novateur s'attaquait à tout : à l'enseignement des universités encore enfermé dans les habitudes étroites et les subtilités du moyen âge ; à l'indissolubilité du mariage, reste de superstition romaine suivant lui, et devant laquelle il proposait hardiment l'institution du divorce ; enfin, aux nouvelles entraves que le Parlement, dominé par les presbytériens, imposait à la presse. Ce fut là surtout sa gloire, comme publiciste : le premier peut-être en Europe, il eut le courage de proclamer le droit de tout homme, de dire ce qu'il croit juste, utile et vrai ; il eut le mérite de faire justice, il y a deux cents ans, des misérables sophismes dont on poursuit encore la libre expression de la pensée humaine.
